

DE L'ATEMPORALITE DES CREATURES LE CHEMIN D'UN HOMME OBSCUR

par Philippe-Jean Catinchi (Lyon)

Lorsque Patrick de Rosbo soulignait que c'était par ses romans historiques que Marguerite Yourcenar était "connue d'un public très large", l'auteur élargissait en réponse la perspective : "tout roman est historique" (*Entretiens*, p. 39). Loin d'y lire une pirouette commode pour dépasser un débat fastidieux, il faut entendre là un aveu presque douloureux. Même les intrigues contemporaines sont concernées. Inexorablement, on retombe dans l'Histoire et on ne peut qu'y sacrifier (*Entretiens*, pp. 40, 42, 43).

Ce passage obligé qui étonne l'écrivain avant qu'il ne s'y résigne (*Entretiens*, p. 40) n'empêche pas l'Histoire, dont la perception évolue peu dans l'œuvre, de participer très différemment à l'écriture d'un texte à l'autre, obéissant à une minutieuse et patiente disqualification dont l'aboutissement termine le parcours romanesque. A l'actualité historique réinvestissant des tours mythiques (*Denier du rêve*), à la réflexion philosophique drapée d'Antique (*Mémoires d'Hadrien*), à l'immersion dans les remous d'un monde en crise dont l'Homme s'échappe au prix d'une maturation alchimique qui l'isole en l'héroïsant (*L'Œuvre au Noir*), répond finalement la trajectoire brisée et insignifiante de Nathanaël (*Un homme obscur*).

Foin des symboles, des leçons, des exemples !

L'Histoire dans *Un homme obscur* n'est pas loin d'évoquer le "bal masqué" auquel se réduit le roman historique sans un ancrage minutieux dans une réalité spécifique, celle du temps comme du lieu (NdAOEaN, 839) [1]. Est-ce à dire que Marguerite Yourcenar renonce

[1] Nous avons utilisé pour des raisons de commodité des renvois l'édition des *Œuvres romanesques* de Marguerite Yourcenar publiée dans la bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, Paris, 1982). Les entretiens radiophoniques avec Patrick de Rosbo (Mercure de France, Paris, 1972) sont mentionnés dans l'article par la mention abrégée *Entretiens*. Enfin, les textes sont ici indiqués selon le code suivant : UHO : *Un homme obscur* ; OEaN : *L'Œuvre au Noir* ; MdH : *Mémoires d'Hadrien* ; CdNMdH : *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien* ; NdAOEaN : *Note de l'auteur* (suivant *L'Œuvre au Noir*).

ici au code qu'elle a elle-même défini et défendu dans la *Note de l'Auteur* qui entend éclairer *L'Œuvre au Noir* ? Certes non. Et nous tenterons de l'établir. Il n'empêche que le personnage central semble dépris de son siècle comme jamais encore un héros yourcenarien ne le fut.

On n'échappe pas au Temps ; au mieux on s'en échappe. Et l'insistante persistance de cette impression fallacieuse naît d'une triple démarche que nous efforcerons de dégager :

- la savante technique d'estompage du Temps historique, présent mais réduit au rang d'ingrédient inévitable ;
- la systématique réduction du personnage historique fictif (Nathanaël) à la passivité, qui disqualifie l'héroïsme ;
- l'invariance et la paradoxale immobilité du personnage qui en résulte ruinent la reprise des formules de constructions narratives qui ont fait le Héros Zénon, vidées ici de toute portée. Ce parti-pris de conception en creux est probablement le tour fatal qui sort du Temps le dernier personnage yourcenarien.

Tout semble clairement posé à la simple lecture.

Comme dans les précédents textes romanesques, le Temps dans lequel s'inscrit la trajectoire du héros est typé par des mécanismes historiques clairs qui livrent les pistes économiques, mentales et culturelles qui "font" l'époque moderne. On retrouve ainsi :

- les circuits commerciaux, au coeur des jeux de l'échange (ici avec le Nouveau Monde ou les comptoirs d'Asie (UHO, 907, 918))
- la manière de les établir par la colonisation (UHO, 909), née d'avant-gardes missionnaires (UHO, 909) et de premières tentatives d'établissement, souvent fragiles (UHO, 912-3)
- ... comme de les alimenter par une main-d'œuvre servile — esclavage franc ou rampant (UHO, 907) selon la couleur de la peau ou la langue maternelle des malheureux, par une adaptation aux besoins et aux marchés nouveaux (coureurs des bois et tanneurs de l'île Perdue (UHO, 913))

- leurs conséquences directes sur les structures du quotidien. De la description d'un intérieur bourgeois, on passe insensiblement à l'évocation du moteur même du capitalisme du temps (UHO, 953/4), la mutation du travail humain soulignant la croissance complémentaire de l'activité urbaine ; la grande ville comme type historique est même nommément mentionnée (UHO, 952/3), avec ses

De l'atemporalité des créatures

spécificités culturelles — l'imprimerie — comme démographiques — misère sexuelle et nouveaux codes moraux (UHO, 923 ; 925).

Ces indices d'une conception braudélienne de l'époque n'accréditent pourtant pas la prééminence du Temps. Celui-ci travestit les angoisses séculaires sans en fait les modifier (UHO, 953) comme la richesse change d'apparence sans muter de nature. L'idée de travestissement, qui renvoie au bal masqué, est du reste ici soulignée. C'est autant une leçon de hauteur de vue qu'un clin d'oeil à l'esthétique baroque qui est celle du temps (comme en contrepoint, on relèvera la relative dureté de Nathanaël envers le "classicisme" de M. Van Herzog, lu comme une imposture ou une vacuité (UHO, 954/5).

Si satisfaisante que soit pour l'esprit cette conception de l'Histoire, elle n'en est pas moins en rupture claire avec la définition que Marguerite Yourcenar en donnait en appendice à *L'Œuvre au Noir* : "les faits et les dates de la vie passée" (NdAOEaN, 839).

Un homme obscur ne permet de rencontrer aucun personnage historique clé, comme Mussolini ou Hadrien ont pu l'illustrer ; pas davantage de silhouettes secondaires, innombrables dans *Mémoires d'Hadrien*, jalons de La Vie Errante dans *L'Œuvre au Noir*. Aucun événement majeur du temps ne traverse le récit ; les campagnes impériales, la révolte de Judée, comme l'épisode anabaptiste de Münster, la furie iconoclaste des Flandres espagnoles ou le concile de Trente n'ont pas de correspondance dans le dernier récit. Apparemment rien ne relie *Un homme obscur* à cette Histoire-là, faite d'actions et d'acteurs.

Un patient encadrement permet de dégager qu'il n'y a pas là négligence ou imprécision mais plutôt une volonté délibérée de brouiller les pistes, de relâcher les liens qui unissent cette Histoire officielle à l'aventure intime de Nathanaël.

En amont, le temps de Shakespeare (UHO, 905), de Farnèse ou de Don Juan d'Autriche (UHO, 926) est révolu. Parmi les gloires emblématiques d'un passé récent, on peut ajouter le prince d'Orange (UHO, 957) ; le cas est intéressant car si le personnage de référence ne prête guère à confusion, il n'est pas réellement identifié, confondu dans l'anonymat relatif des charges à transmission familiale. On retrouve là une imprécision fréquente chez Marguerite Yourcenar, où le titre, la fonction, voire le prénom dynastique dispensent d'une caractérisation plus marquée. A quoi bon clarifier l'allusion dans un

récit où le souverain espagnol, français ou anglais est réduit au rang "d'un Philippe, d'un Louis ou d'un Jacques quelconque" (UHO, 926).

Il ne faut du reste pas compter sur les chronologies royales pour situer l'action : le trône d'Espagne reste aux mains de Philippe(s) de 1556 à 1665, les Louis dirigent la France de 1610 à 1792, seul Jacques Stuart (roi d'Ecosse depuis 1567, d'Angleterre de 1603 à 1625) peut paraître livrer un indice, mais si le roi Jacques semble une référence du présent du récit (UHO, 930), il peut incarner une valeur du passé (UHO, 913). De toute façon son actualité est illusoire puisqu'il n'est plus lorsque le Suédois Gustave-Adolphe ou l'Allemand Wallenstein incarnent le présent (UHO, 926).

Tiendrions-nous là une réelle indication sur le Temps historique ? C'est séduisant mais téméraire : ces deux modernes Césars ne sont évoqués qu'à l'occasion d'un parallèle emblématique soulignant... la vanité du Temps de l'Histoire.

En fait c'est le monde de l'information, celui qui intègre les mouvements politiques et religieux, qui livre les indices les plus intéressants, parce que les plus ténus et les plus secrets comme les vestiges négligés d'un canevas plus large scrupuleusement masqué.

Vomit-on les Sociniens à Amsterdam (UHO, 928) ? Le cap de 1638 est franchi puisque le mouvement antitrinitariste y fut en vogue jusqu'à cette date.

Plus précis encore, les cabales qui s'alimentent de diatribes, pamphlets et autres "libelle(s) bien sale(s) sur les amours du Mazarin et de la Reine" (UHO, 939) situent l'action lors de la minorité du roi français Louis XIV, alors qu'Anne d'Autriche exerce la régence secondée par le cardinal ministre.

Ainsi Nathanaël parcourt-il le monde de Greenwich à l'île frisonne à l'heure même où la guerre de Trente Ans atteint sa pleine extension et s'il en connaît le dénouement, il n'est pas sûr que l'événement en soit un pour lui : n'entend-il pas les bruits de siège et de pillage comme il apprend un vêlement ou un adultère (UHO, 987).

A quelques décennies près les cartes sont brouillées. Pourtant ce flou n'a rien de fortuit, puisqu'un indice unique — gratuit — peut livrer la chronologie précise. Le mardi 16 août est une date doublement fictive : elle doit marquer la troisième et probablement ultime visite de Nathanaël à Léo Belmonte, mais ne correspond à rien puisque le philosophe est mort huit jours plus tôt et que de surcroît le serviteur

De l'atemporalité des créatures

de M. Van Herzog doit reporter au lendemain la rencontre projetée. Ce non-événement chargé de livrer l'ancrage minutieux du récit dans l'Histoire n'est donc qu'une pirouette pour mieux disqualifier la curiosité de l'érudit pédant dont le laborieux trophée (1650) n'ouvre aucune piste (UHO, 971).

Ce point d'ancrage unique a l'arbitraire d'une origine de calendrier humain. En amont la naissance de Nathanaël est bien incertaine comme son décès en aval le restera (l'ouverture du récit par l'annonce de sa mort autorisait pourtant une précision stricte).

A la différence de Zénon et d'Hadrien, Nathanaël n'a pas de date d'entrée dans la vie, il ne partage pas davantage le privilège de Zénon: une porte de sortie du Temps. Par ce refus de la précision chronologique, toute héroïsation du personnage est compromise. La mort ne peut être une apothéose, ni même un moment d'ultime réappropriation (Zénon avance d'un jour son trépas et par son suicide reste maître de sa trajectoire chronologique). La naissance ne promet rien - aucune préoccupation astrologique ou zodiacale, aucune origine glorieuse plus ou moins fabriquée, aucune situation extraordinaire ne peuvent prédéterminer ou recomposer le parcours de Nathanaël. Si la bâtardise sert de tremplin pour l'hétérodoxe Zénon, elle n'est ici qu'un soupçon qui isole Nathanaël de sa progéniture (UHO, 937).

Tout se fait sans bruit, sans curiosité ni surprise ; on aimerait dire anonymement. Tout est de l'ordre du banal: un décès qui "fit peu de bruit" en contrepoint d'une naissance "elle aussi fort discrète. Dans les deux cas c'est d'ailleurs la règle, car c'est sans grand fracas que la plupart des gens entrent dans ce monde et en sortent" (UHO, 903). Ce ne sont pas là des événements.

La vanité qu'il y a à prétendre marquer l'Histoire, que Nathanaël souligne en évoquant "cet amas dit glorieux d'agitations inutiles qui jamais ne cessent et dont jamais personne ne prend la peine de s'étonner" (UHO, 926), est sobrement écartée. Elle n'est pas même relayée par la préoccupation compensatoire d'imprimer au temps du récit les événements de l'histoire de Nathanaël, comme sa chronologie personnelle, hasardeuse, dévoilée avec parcimonie et à contre-temps n'a pas remplacé celle — officielle — de l'Histoire.

Ce pourrait être d'un Héros, en aucun cas d'un homme obscur.

Métaphore de l'existence universelle par sa banalité même, Nathanaël est encore marginalisé par son rapport au monde presque

“frauduleux” :

- il meurt dans une petite île frisonne, seul, anonyme, exilé du temps humain

- il n'avait guère respecté davantage les usages par une première union clandestine dans une île perdue, par un second mariage oublié des registres paroissiaux (UHO, 933) — ce qui n'en compromet pas la validité aux yeux du monde (UHO, 981) ; ce ne sont là que des règles !

- il était né au sein d'une communauté étrangère dans un pays d'adoption, déjà sur le départ puisque les toits s'y soumettaient aux mâts comme les draps se prenaient pour des voiles (UHO, 904).

Homme des littoraux, des frontières, des limites, Nathanaël ne s'intègre pas réellement à l'époque qu'il traverse sans en partager les priorités, ni en assumer les clivages.

La vie politique n'a pour lui aucune actualité. Ce n'est que l'éternelle représentation d'une pièce éternelle à l'agitation inutile. Non que l'Histoire se répète. C'est l'Homme qui ne change pas, pas plus au fil du temps qu'au hasard des latitudes : Nathanaël “pensait que les hommes sont partout des hommes” (UHO, 917).

Dès lors prendre plaisir à flagorner ou à fustiger, juger même seulement revient à prendre part à l'Histoire. En renonçant à sa lecture, les cheveux d'une blondeur blanche de vieux sage en écran devant les yeux, le jeune Nathanaël marque déjà une pause (UHO, 926). Ce n'est pas son affaire. Il ne s'agit au plus que de chansons (“Combien dureraient ces turlutaines-là” (UHO, 927) ?).

La religion ne peut davantage revendiquer Nathanaël. Le temps est aux rivalités confessionnelles. On les retrouve scrupuleusement rappelées avec leur cortège de dénigrement, d'exclusion et de haine. Nathanaël en est touché. Mais les craintes apprises en ses jeunes années (UHO, 910) ne résistent pas à un élan vers l'Autre — sans restriction aucune — qui s'accomplit dans l'urgence (il secourt le jésuite français dans l'île des Monts Déserts) mais s'amorce aussi lorsque le malaise est sensible (le jeune prédicant d'Amsterdam solitaire autorise même le parallèle (UHO, 928)).

En fait le regard de Nathanaël sur les finalités humaines n'a d'autres rapports à son siècle que la confrontation avec Léo Belmonte qui permet de le révéler. Mais cela ne le retient qu'exceptionnellement; il n'est “pas grand clerc” (UHO, 965) et se

De l'atemporalité des créatures

retire de ces débats "sur la pointe des pieds".

Le parcours de Nathanaël n'est cependant pas sans illustrer assez fidèlement la triple spécificité de son temps. Spectateur impliqué de l'aventure maritime, de l'essor des débats intellectuels, de l'affirmation urbaine enfin, le jeune homme pourrait sans peine devenir un héros emblématique de l'époque. Or jamais il n'assume d'être plus qu'une illustration des enjeux du moment.

Les Nathanaëls successifs qui cautionnent l'esprit du temps, fortement tributaires des étapes cloisonnées du récit, si étanches que le jeune homme en vient à celer chacune de ses vies lorsqu'elles ne peuvent que produire gêne ou malaise (UHO, 924) — aventure, culture, religion, tout peut se révéler dangereux — évoquent, portée philosophique en moins, les multiples Zénons prisonniers du miroir d'écaïlle, où vingt images du fugitif cohabitent en parallèle. Mais ici le prisonnier n'a pas idée d'en sourire en philosophe (OEaN, 670/1).

Le parcours de Nathanaël, à peine lié, n'est pas construit. On chercherait en vain un axe, une progression. Aucun rêve de découvreur, aucune ambition de lettré, aucun souci de réussite ou d'accomplissement ("il n'avait jamais été riche, ni réputé ; il n'avait jamais souhaité être l'un ou l'autre" (UHO, 993)).

C'est que Nathanaël n'est pas un acteur. Tournant le dos à l'action, ferment d'héroïsme, il se définit — ou plutôt on peut le définir car lui-même n'a aucun souci de le faire — comme un contempteur pur.

Dès son enfance, Nathanaël est vécu au passif. Boiteux (UHO, 904), mais nous n'aurons droit à aucune anecdote ou explication qui lui aurait conféré un statut privilégié au sein d'une famille sans histoire, il voit son itinéraire bifurquer : la norme n'est pas pour lui, mais ce n'est pas plus que fortuit. Désormais il est dépossédé de tout rôle actif, sujet de phrases au tour négatif, réduit au complément lorsque la formule est active.

"il n'alla pas"... "on le confia"... "comme on s'intéressait à lui".

Sa vie semble scellée par un contrat établi par d'autres comme en dehors de lui :

"il accomplirait", "il aiderait", "on en ferait avec le temps"...

Dès lors Nathanaël voit sa relation au monde fixée : il se contente de réagir ("il se plut" (UHO, 904)) et ses actions comme ses échanges sont voués à tourner court.

Maladroit, il laisse à d'autres de le poser en exemple. Curieux, il n'obtient pas toujours de réponses à ses questions. Dès lors ses décisions seront tues et simplement déduites. Même lors de l'agression dont Janet est victime, il reste passif. Elle, prend la fuite. Nathanaël n'intervient pas. C'est l'ivrogne, se jetant sur lui pour ne pas choir et commençant à l'entreprendre, qui provoque sa première "action" : effroi et dégoût sont alors ses seuls moteurs. Il repousse, s'arme et frappe (UHO, 906). Ce scénario de légitime défense atteste la force de l'instinct de Nathanaël, en aucun cas sa volonté personnelle. De fait il voit et l'épouvante s'empare de lui : là encore il n'est que regard et n'a pas le statut de sujet du verbe d'action (UHO, 906). La fuite, acte délibéré, en perd tout panache héroïque : il ne fait que suivre ("à son tour") une devancière plus adroite. A "plus légère et plus prompte qu'une biche effrayée" (UHO, 905) s'oppose un "pas incertain de boiteux" (UHO, 906) sous la crainte du regard d'autrui. Aussi son seul complice est-il un chien, frère d'alarme, qui annonce d'autres solidarités animales (ours, renardeau ou serpents de l'île perdue (UHO, 916)) comme d'autres saluts (le petit épagneul arraché aux crocs du tigre indien et dont le nom est aussi un participe passé : Sauvé (UHO, 976)). De l'espèce animale Nathanaël partage les dons d'observation et le sens de l'éveil :

"il savait"... "il prêta l'oreille aux pas [...], au choc [...], aux bruits" (UHO, 906).

Il ne lui reste plus pour se manifester au monde qu'à héler faiblement comme un animal geint (UHO, 906).

Ce nouveau départ dans la vie est moins qu'une chance, un accident. Le premier avant d'autres (la mort du métis, celle de Foy, la rencontre de Saraï, l'intervention de Mevrouw Clara). Rien ne modifie en fait réellement le rapport de Nathanaël au monde.

Un deuxième contrat remplace le premier : un "proposa", un autre "intercéda", finalement "il occuperait" (UHO, 907). Contrat du reste évolutif : "on lui donna la place [...] laissée vacante" (UHO, 908) D'autres suivront : sur l'île perdue, les vieux voient en lui un homme solide donc un gendre parfait (UHO, 914). Elie obtient un correcteur supplémentaire à bon compte (UHO, 922/3), le jardinier des Van Herzog un assistant bénévole (UHO, 950) susceptible d'être employé comme valet de chambre (UHO, 951) ou garde-chasse d'une île quasi-déserte (UHO, 978). Toujours d'autres proposent, suggèrent. En

De l'atemporalité des créatures

réponse Nathanaël n'est sujet que de conditionnels présent.

L'union projetée avec Janet n'a pas été conclue mais la vie familiale de Nathanaël ne devait pas davantage être conforme à des vœux personnels.

Souhaite-t-il établir un rapport stable de possession affective qu'il disqualifie aussitôt cette pensée, somme toute très ordinaire, sans que rien ne trahisse un possible regret ; "il n'y fallait pas songer" (UHO, 907). D'autres s'en chargent pour lui.

- Les vieux "marient" Nathanaël et Foy sans pasteur, s'y substituant (UHO, 914). Cette union est plus tard mythologisée par les hôtes crédules de M. Van Herzog (UHO, 956) mais Nathanaël n'est pas suffisamment impliqué pour démentir.

- Le mariage avec Saraï, plus officiel mais à peine plus orthodoxe (UHO, 933) est la seule décision de l'époux qui n'a pas voulu

l'enfant à naître mais refuse l'idée d'un avortement. L'arrière-goût de trahison que revêt pour lui une "cérémonie frelatée" (UHO, 934) comme la faillite du ménage disent assez l'impuissance de Nathanaël à investir sa vie familiale plus projetée que réelle. Il suit la grossesse à distance ; on l'oublie lors de la naissance. Il croit l'enfant mort (bientôt on apprend avec ironie qu'il se nomme Lazare). Il ne le voit qu'une fois (UHO, 936), l'évitera plus tard (UHO, 964). Un nouveau contrat est alors établi entre l'enfant et le monde dont son père n'est pas signataire (la circoncision du nourrisson "blessa Nathanaël au fond de sa propre chair" (UHO, 936)). Ce désengagement — facile — est excusé par un doute — aussi facile — sur la paternité de l'enfant (UHO, 937). Plutôt qu'une justification c'est sans doute une formule qui achève de détacher le personnage de cet idéal trop ordinaire, moins social encore que symbolique d'une collaboration avec le temps humain.

Ce type de relation semble interdit à Nathanaël. Veut-il intervenir sur le cours de sa vie ? celle des autres ? En fait ses initiatives sont rares, qu'il les bride ou les retienne :

élan contenu vers le pasteur d'Amsterdam, dialogue refusé avec le médecin de l'hospice, débat écourté et autocensuré avec Léo Belmonte — dans tous les cas de figure il ne s'agit que de mots...

ou s'y résolve, les actions mènent à des formes de désastre :

il réclame sa part d'héritage et devient la dupe de la tractation, coupable d'y associer ses frères ; il entend aider Niklaus

Cruyt et cause indirectement sa ruine.

Il est pourtant des tournants que Nathanaël négocie délibérément et comme d'instinct :

- il quitte la *Fair Lady* pour la *Thétys*, plus tard l'île perdue pour l'Angleterre ; à aucun moment cependant la rupture n'est justifiée explicitement. Tout au plus observe-t-on qu'elle fait suite à une douleur et un dégoût. La mort de Foy commande un départ comme celle du métis l'avait déjà provoqué.

Une force instinctive conduit à ces ruptures. Rien ne retient jamais Nathanaël ; plus tard ni le souci d'une mère, de Saraï, de son fils, de Mme d'Ailly ne devait l'attacher en un lieu, le réduire à un rôle. Il se contente d'emporter en lui des images émotives de partage et de sympathie qu'il réactive suffisamment pour qu'elles restent au présent.

Du reste, les très rares et plus symboliques prises de participation au monde que tente Nathanaël ne sont pas très heureuses.

Veut-il secourir des jésuites blessés ? Il arrive trop tard pour l'un et ne peut qu'accompagner le second au seuil de la mort. La commission dont il se charge alors — prévenir la famille du malheureux — comme le vocabulaire de langue indienne qu'il s'approprie alors devaient se perdre pareillement (UHO, 911). Le secours ne dépasse pas l'instant, impuissant à s'inscrire dans une durée qui soit Histoire. Même ressort avec Saraï qu'il héberge de son propre mouvement (UHO, 931) — même s'il soupçonne bientôt d'avoir été manipulé (UHO, 933) — mais le Salut qu'il lui procure n'est en fait qu'un sursis. Un autre vol d'une même audace devait bientôt la conduire à la potence. Pour Saraï également Nathanaël n'aura pas su / pas pu inverser le sens de la destinée.

Dans les deux cas, le personnage est isolé des autres, assumant une tâche dont les autres justement "ne se soucieraient pas" (UHO, 910) au risque de tenir aux yeux du monde le rôle du "benêt" (UHO, 981) pour sa compassion mal orientée selon les préjugés du temps.

Son instinct de vie n'est guère plus salutaire. Veut-il, actif, escalader le roc, fuyant le navire pris au piège des récifs qu'il est vaincu par une vague qui l'emporte. Son salut qu'il n'a pu s'assurer lui vient du ressac, le bout de planche agrippé se révélant n'être qu'un viatique inopérant (UHO, 912).

De l'atemporalité des créatures

Ce même instinct de survie conduit Nathanaël à élire un renforcement abrité pour se coucher dans la nuit d'une Amsterdam hivernale. Les éléments là encore assurent un salut désormais ambigu: si la neige couvre le jeune homme comme on borde un enfant, la mort est en chemin et Nathanaël n'aura dorénavant plus aucun mouvement pour la différer. Il s'en fait même le complice actif à l'heure suprême, l'éloignement des humains n'apparaissant plus "privation" mais "répit" (UHO, 996), bientôt même un gage ultime de péremption des formalités humaines. "Personne ne l'irait chercher là où il était" (UHO, 999). La miraculeuse intercession de Mevrouw Clara ne peut se reproduire. La déprise du monde des hommes est totale et le sommeil qu'annonce l'ultime mot du récit livre Nathanaël au monde élémentaire comme jamais encore il ne s'y était abandonné.

Alors seulement Nathanaël peut apparaître un héros mais d'un modèle unique puisque sa force tient tout entière contenue dans la faculté d'accepter une totale passivité.

Si le temps de l'Histoire n'a pas sa place dans l'univers d'un homme qui n'agit pas, il est aussi celui du calendrier. Rien d'étonnant alors à ce qu'il y ait disfonctionnement, puis finalement annulation de cet étalonnage inutile.

Léo Belmonte meurt en août. Aussitôt après le récit enchaîne : "Quelques mois passèrent. Quant vint l'automne"... (UHO, 975).

Comment dilater à ce point le rythme des jours pour intercaler des mois, entre au mieux une demi-douzaine de semaines ? Il faut admettre le dérèglement du chronomètre humain, déjà disqualifié au seuil de l'éphémère résurrection de Nathanaël :

"Hier, aujourd'hui et demain ne formaient qu'un seul long jour fiévreux qui contenait aussi la nuit" (UHO, 946).

Le phénomène qu'on aurait pu attribuer au délabrement sensoriel d'un quasi-mort (par sa toilette, il est assimilé aux trépassés (UHO, 947)) est solennellement réaffirmé alors que pour la dernière fois Nathanaël se pense au sein d'un calendrier où il ne s'inscrit plus :

il ne rentrerait pas en novembre (UHO, 990). Alors le temps cessa d'exister. C'était comme si on avait effacé les chiffres d'un cadran et le cadran même pâlisait comme la lune au ciel en plein jour [...] Le temps passait comme l'éclair ou durait toujours (UHO, 990)

Le temps cosmique disparaît dans cette faillite :

"les phases de la lune n'importaient plus" (UHO, 990).

Tout au plus, usurpant le privilège des étoiles, l'astre lunaire gagne-t-il la science d'un chef éclairagiste sur la scène du monde :

"Quand [la lune] était pleine, le sable la nuit brillait blanc" (UHO, 990).

Le temps s'atomise encore et si la touffe d'herbe réinvente fugitivement un cadran solaire, elle ne dit que le mouvement sans repère comme les doigts laissant s'écouler le sol meuble deviennent sablier furtif, improbable et irréel : "il suffisait d'aplatir de la paume l'infime monticule pour effacer cette preuve qu'un certain temps avait passé" (UHO, 991).

Toutes les preuves ne s'effacent pas si aisément sur les êtres : "leur aspect était si usé qu'on [...] eût dit vieux" les sauveteurs du naufragé de l'île perdue (UHO, 912). Sans doute ce travail insidieux et inexorable déplaît-il à Nathanaël lorsque l'homme prétend le contrôler. Quand il s'agit d'argent, l'évolution projetée du capital conduit à la pratique de l'usure ; Nathanaël la déteste (UHO, 939). Détournant une formule de Jacques Le Goff, il pourrait s'indigner "l'usure c'est la mort" donc encore une collaboration à la vie des hommes. Ces spéculations prospectives sont raillées puisque le bris de l'imprimerie de Cruyt se visualise en une grande flaque d'encre qui dit la ruine et le refus de l'avenir, tandis que Nathanaël lui substitue la "mare luisante et noire" dans laquelle Mevrouw Loubah prétendait attester qu'il y en avait un (UHO, 943).

Tout projet de participation à l'action du temps est sans nuance condamné ou moqué. Comment accorder un crédit sérieux à l'œuvre de l'Homme qui prétend avoir pris le pouvoir sur la Nature alors que la vanité humaine est ici patente ?

Cette prise de pouvoir — une irruption traumatique si l'on relit l'épisode de la canonnade du campement jésuite — reste encore à jouer ["l'île dont il s'agissait n'était marquée que depuis peu sur les cartes" (UHO, 909)], certainement pas acquise ["cette pauvre île dont le nom ne se trouvait même pas sur les cartes semblait revenue au temps où elle n'appartenait à personne" (UHO, 913)]. A l'instar des chaumines effondrées, l'œuvre humaine peut ne pas dépasser quelques maigres décennies.

De fait si l'île des Monts Déserts est rattrapée par le savoir humain (elle est nommée par l'auteur qui souligne par ce clin d'œil complice que sa dernière résidence a été une limite de l'humanité), l'île perdue

De l'atemporalité des créatures

sombre dans un anonymat dont même ses habitants ne la sortent pas, assumant résignés son irréversible sortie du temps humain (UHO, 928, 945).

Comme la maîtrise cartographique, les notions de patrie et d'appartenance à un maître peuvent passer à la trappe (UHO, 913). Il s'agit là de modes frivoles et périssables comme en connaissent les répertoires de musico (UHO, 929).

Seule semble légitime la contemplation de l'œuvre lente de la durée, devenue élément. Ce n'est plus le temps qui coule entre aube et crépuscule, mais la vie (UHO, 990) ; de même toute vie se déverse comme un mince filet d'eau (UHO, 946). Mais la vie est mouvement, aussi "personne n'y prêt[e-t-il] attention".

Ce qui retient c'est la marque insensible que la durée imprime aux objets comme aux actions. Les crimes qui ont assis la fortune des Van Herzog, déjà d'une autre génération, en reçoivent une douce patine (UHO, 952) ; il n'y a plus de réels responsables dès que sont franchies les limites du temps de l'astuce ou de l'exaction. Ces mêmes indices, babioles et bibelots d'un cabinet bourgeois, sont encore réévalués dans la solitude primitive de l'île frissonne puisqu'ils "se rapprochaient des formes que le temps, l'usure et la lente action des éléments donnent aux choses" (UHO, 983).

Il n'y a plus durée mais travail secret. "La nature, comme l'homme, fabriquait de beaux objets inutiles" (UHO, 983).

Amateur de regards, Nathanaël ne s'inscrit pas plus dans une logique du mouvement que de la durée. Repère paradoxalement fixe, il n'a pas de passé, ne se projette dans aucun futur et ne suit aucune voie signifiante.

Un passé ? Tout au plus un catalogue de situations dont l'évaluation est vouée à l'échec. "Tout d'abord, ce n'était pas particulièrement son passé, mais seulement des gens et des choses rencontrés en route" (UHO, 993). Rien d'inéluctable, ni de fatal ne lui arrive : "ses aventures tenaient à rien. Elles auraient aussi bien pu ne pas être" (UHO, 921).

Avec le départ de Saraï c'est une

année de passion et de déconvenue [qui] tombait au gouffre comme tombe un objet qu'on lance par-dessus bord. Tout cela aurait pu n'avoir jamais lieu (UHO, 942).

La destinée de Nathanaël semble mue par le pur hasard que la conscience peut se réjouir de nommer chance à l'heure de l'ultime

introspection. Rien là de comparable avec la solide certitude d'un Zénon qui éprouve

le besoin de remettre les pieds dans la trace de ses pas, comme si son existence se mouvait le long d'une orbite préétablie, à la façon des étoiles errantes (OEaN, 667).

Pour Nathanaël il n'y aurait aucun sens à s'identifier aux "incompréhensibles feux qui brûl[ai]ent au ciel" (UHO, 990).

Il n'y a aucune logique à un parcours dont d'autres ont choisi les détours.

Y a-t-il même eu détours ? Ne sont-ce pas plutôt eux qui ont rencontré Nathanaël, repère immobile au coeur de l'agitation du monde ? Le seul transit qu'il assume, il l'inscrit dans la généalogie : il "avait seulement passé à travers" ses parents (UHO, 993). Peut-on s'impliquer moins dans le code humain ?

Nathanaël ressemble à l'idiomatique auberge espagnole : c'est un lieu où d'autres transitent. Evoquant la maison Van Herzog Nathanaël

s'émerveillait que ces gens dont il ne savait rien un mois plus tôt tinssent maintenant tant de place dans sa vie jusqu'au jour où ils en sortiraient comme l'avaient fait la famille et les voisins de Greenwich, comme les camarades de bord, comme les habitants de l'île perdue, comme les commis d'Elie et les femmes de la Judenstraat (UHO, 951/2).

Nathanaël lit l'aventure humaine comme une route sur laquelle apparaissent des compagnons furtifs. La vie errante de Zénon s'ouvrait déjà par Le Grand Chemin. Mais ici tout renvoie à la fantasmagorie et au songe, puisqu'il ne s'agit pas tant de compagnons que d'"ombres", finalement de "fantômes" (UHO, 952).

Pas plus que les mécanismes historiques n'ont su impliquer Nathanaël dans l'Histoire, les comparses ne participent réellement de son aventure, toute de contemplation active. Ces ombres peuplent une toile de fond, animent un paysage mouvant défilant de part et d'autre d'un Nathanaël immobile au centre du plan, à la façon dont les studios hollywoodiens simulèrent longtemps le déplacement donné pour vrai d'un acteur passivement figé.

Le monstre qu'est la figure cinématographique peuple déjà la caverne d'ombre du Mondo de *Denier du rêve*. Mais ici l'artifice n'est plus nécessaire pour abolir les limites de la chambre magique. Nathanaël sort du monde ordinaire en mourant une première fois, pénétrant, une fois les nouveaux cadrages adoptés (c'est le monde des

De l'atemporalité des créatures

vitres et des fenêtres qui ouvrent l'espace sur les seuls rythmes cosmiques et météorologiques (UHO, 946/7), dans une antichambre dont il dénature la fonction historique.

La maison Ligre comme celle des Fugger permettent des peintures d'Histoire, tout en affirmant une évolution socio-économique en cours d'aboutissement. Chez M. Van Herzog, l'Histoire, même dans l'optique chère aux historiens de la longue durée n'a pas sa place. Si le luxe, le mobilier, les toiles de maître, les usages disent l'époque et composent un décor utile, aucun de ces éléments ne participe à la construction du récit. C'est que le lieu a une autre mission : il doit renforcer la sortie du Temps humain, annoncé dès le séjour à l'hospice.

On s'y rend en barque, ce qui est plausible mais ne manque pas d'être ambivalent. Le passeur (Mevrouw Clara) n'est pas celui qui a reçu l'obole (le tandem Tim et Minne), mais en rejetant la piécette "permettant d'acquérir ce qu'il faut pour vivre" (UHO, 953), Nathanaël choisit clairement la traversée dernière.

La "grande maison" — le terme est joliment emphatique n'est pas réellement incluse dans le tourbillon humain ; elle s'en préserve, déjouant les miasmes infectieux comme pour éviter toute forme de contamination du monde réel (Mevrouw Clara est un intermédiaire sûr) ou encore élaborant les vertiges quasi-miraculeux d'une musique qui disqualifie le fracas du monde si prompt à reprendre le dessus. On notera que le mirage céleste est celui de l'instrument, non plus celui de la voix ; l'incarnation n'est plus nécessaire dans un séjour si peu otage du monde (UHO, 958).

Ce lieu comme retiré du monde des hommes où Nathanaël se prépare à un dernier départ ne requalifie cependant pas le Mythe. Certains clins d'oeil ne doivent pas être pris pour plus que ce qu'ils sont, des jeux pour dérouter le lecteur naïf. Nathanaël recueilli au seuil d'un jardin par une femme au visage froid et blanc (UHO, 947) qui fait la toilette des corps et conduit la barque croit voir en elle la Mort (UHO, 949). Ce n'est que superstition ou crédulité de naïf. L'être secourable qui assiste les blessés torturés, invulnérable face à la contagion, sera encore à l'heure du départ un visage de la Mort (UHO, 980). Une nouvelle fois cette pensée est écartée comme absurde ; il y aurait trop de grossièreté à traquer l'allégorie dans la réalité. Comme tout ce qui compte "la mort est en nous" (UHO, 984) (on remarquera qu'elle y perd sa majuscule).

L'épisode même de l'obole aux deux mendiants se joue du tour mythique : Nathanaël semble payer le prix du passage, mais en esthète délicat, il évite l'eau du canal ou du fossé, linceul peu engageant (UHO, 945).

S'il évoque Morphée, c'est pour attester le goût de ses maîtres et le souci d'une patine culturelle de bon ton (UHO, 951). Rien qui renvoie à la vraie valeur du sommeil : le code des passages.

Ces astuces relèguent le Mythe au nombre de ces modes plus ou moins partagées par la société du temps avec ce que cela suppose d'ostensible, de révélateur mais aussi de périssable et de forcé.

En fait rien ne relie Nathanaël au monde que l'évidence élémentaire.

Attentif à tous les masques de l'époque, il les fait tomber incidemment sans que rien n'autorise à y voir les étapes d'une évolution intime. Le conformisme social, souvent raillé, toujours noté, n'ouvre sur aucune révolte, aucune provocation. En cela Nathanaël rejoint Mevrouw Clara : elle soigne les prisonniers mais ne s'indigne jamais de la

barbarie des tortionnaires ou de la brutalité des gardes pas plus qu'elle ne blâm[e] les médecins de l'hôpital expérimentant sur les pauvres (UHO, 949/50).

Tous deux peuvent pareillement conclure : "le monde était ainsi fait".

Il n'y a donc pas confrontation au monde pour Nathanaël ; il lui faudrait se poser en acteur. Or, né résigné, il ignore les naïfs enthousiasmes de celui qui veut être quelqu'un. Personne ne l'attend d'ailleurs et la fière réponse de Zénon lancée à son cousin sur le grand chemin ("moi-même" (OEaN, 565)) n'a aucun sens pour un jeune homme qui n'attend rien, même de lui.

Pourtant *Un homme obscur* reprend bien des éléments du Bildungsroman que contient *L'Œuvre au Noir*. Comme Zénon, Nathanaël connaît successivement une vie errante, puis immobile, enfin recluse. Mais l'articulation entre les deux dernières séquences est floue : l'immobilité le lie-t-elle à Amsterdam ? La réclusion commence-t-elle à la Grande Maison, ou plutôt à l'île frisonne ? Cela n'a guère d'intérêt pour un personnage dont la vie n'est peut-être pas d'un homme. Le *Carnet de notes de Mémoires d'Hadrien* définissait l'aventure de l'Homme comme la conjonction de trois lignes sinueuses "ce qu'un homme a cru être, ce qu'il a voulu être et ce qu'il fut"

De l'atemporalité des créatures

(CdNMdH, 536). Nathanaël à cette aune-là n'a pas une existence humaine, n'ayant rien cru, ni voulu être.

"Zénon et Hadrien ont une part de "vie obscure", une vie occultée dont presque rien n'est dit, parce que, pour eux-mêmes, elle a passé au second plan ou a été en partie oubliée". Cette réflexion de Marguerite Yourcenar faite à Patrick de Rosbo (*Entretiens*, p. 23) prouve que nous ne sommes plus dans un récit de type biographique classique. Ici toute l'existence semble relever du second plan. Et si par réflexe Marguerite Yourcenar pour cautionner la pensée de Nathanaël lui constitue une bibliothèque (elle recommandait ce recours dans les *Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien* (CdNMdH, 524)), elle la fragmente et la disqualifie comme à plaisir. Du premier hasard (le fonds d'un vicaire défunt) à la Bible, cette "forêt de mots" (UHO, 928) qui sert *in fine* à allumer un poêle, les lectures de Nathanaël ne peuvent distraire de l'essentiel : la présence au monde de la créature ordinaire.

"Lire des livres [...] eût été une manière de s'étourdir pour ne pas être là" (UHO, 993).

Cette évidence est donnée à Nathanaël dès l'origine. Il commence là où Zénon aboutit. L'ouverture au monde élémentaire et la fusion tacite qui la prolonge, le philosophe la vit en se délestant des "circonstances" pour redevenir l'Adam Cadmon (OEaN, 766) ; Nathanaël lui la connaît de tout temps.

Ce miracle de la présence au monde suffit, lui donnant une sympathie singulière pour tout fragment, tout fruit de la création, frère des bêtes et lointain cousin des arbres (UHO, 993). C'est l'ensemble des règnes qu'il intègre, et pas seulement une version anthropomorphique de la nature. Mais il faut rester vigilant pour préserver la pureté élémentaire.

Les paraboles de l'Évangile "nées dans les champs ou sur les bords d'un lac" (UHO, 928) semblent belles à Nathanaël ; elles ne le restent que prises comme d'innocentes nuées dans l'imagination des hommes (UHO, 929).

Jésus aurait pu être un ami, mais seulement cela. Au-delà commence la confusion humaine, nourrie du besoin de fables compilées par les doctes (UHO, 928). Témoin de la recomposition de son propre passé par les hôtes de M. Van Herzog, Nathanaël disqualifie les certitudes étroitement posées. Evitons tout simplisme.

Philippe-Jean Catinchi

En mer de retour vers l'Europe, Nathanaël, Christ parodique, accroché des pieds et des mains aux cordages, isolé sur son mât dans la nuit immense mais "placé tout au centre" (UHO, 920), réaliserait la commode fusion des idéaux chrétien et humaniste. Mais il redescend jouer aux dés avec ses camarades, dénaturant le sécurisant cliché victime/bourreau.

Il n'y a pas d'autre sagesse que dans le refus des fables si belles soient-elles. Si *Mémoires d'Hadrien* se veut le portrait d'un homme presque sage (CdNMdH, 525), le fictif Nathanaël approche davantage la perfection. *Un homme obscur* semble réussir la gageure, jugée périlleuse, que Marguerite Yourcenar se fixait lorsqu'elle rêvait d'une biographie du poète astronome Omar Khayyam (CdNMdH, 525). C'est bien là la vie d'un contemplateur, du contempteur pur : le monde de l'action lui est par trop étranger (CdNMdH, 525).

Resté fameux pour sa réforme du calendrier persan, le personnage historique a cédé la place à un anonyme qui échappant à l'Histoire et à ses codes ne s'assume pas comme acteur pour mieux s'assimiler au monde élémentaire.

Ayant sans débat et simplement renoncé au filtre du Mythe, de l'Histoire comme de l'introspection purificatrice, Nathanaël est aussi le seul personnage — il n'y a plus de Héros possible — à avoir réellement vécu "les yeux ouverts".